

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1997 - Cinquième état : mai 1998)

Chapitre 29 - Les avatars du X-même

A. LE X-MEME CLANIQUE ET TRIBAL DU MONDE 1A NON SCRIPTURAL	2
B. LE X-MEME CONJONCTIF DU MONDE 1B SCRIPTURAL	4
1. Le X-même tracé-tendu égyptien	
2. Le X-même adhésif hébraïque	
3. Le X-même métempsychotique indien	
4. Le X-même enchâssé précolombien	
5. Le X-même chinois convertif	6
6. Le X-même annulé japonais	
7. Le X-même voilé arabo-islamique	
C. LE X-MEME INTEGRAL DU MONDE 2 GREC	8
D. LE X-MEME PUDIQUE DU MONDE 2 ROMAIN	10
E. LE X-MEME GLORIEUX DU CHRISTIANISME APOCALYPTIQUE	12
F. LE X-MEME OPERATOIRE DU CHRISTIANISME COCREATEUR	13
G. LE X-MEME ZOOMORPHIQUE DE LA RENAISSANCE	14
H. LE X-MEME PUR A CORPS BARRE DU RATIONALISME BOURGEOIS	15
I. LE X-MEME AUTOENGENDRE DU NOUS-JE ROMANTIQUE	17
J. LE X-MEME ENTRE MONDE 2 ET MONDE 3	18
K. LE X-MEME FENETRANT-FENETRE ET UNIVERSEL DU MONDE 3	20

La notion de X-même a été introduite pour conclure la première partie d'Anthropogénie, sur les bases d'Homo. En effet, quelle que soit sa culture, un spécimen hominien comporte une dimension par quoi il peut dire "mon" à l'égard de "ton" et de "son". Puis, plus tard dans l'ontogenèse et la phylogenèse, "je" à l'égard de "tu" et de "il". Enfin, "je plus vrai" à l'égard de "je moins vrai", comme quand il exprime d'un mot ou d'un geste : "ce n'est pas ça que je pense", "c'est bien ça que je pense".

Il s'agissait simplement alors de situer le "mon-je" comme articulation des spécimens hominiens en général, surtout en tant qu'ils comportent la distinction d'un aval et un amont, inconnue ou en tout cas non thématifiée dans l'animalité antérieure. Mais les développements considérés dans notre deuxième partie, puis les articulations sociales dans notre troisième, nous auront assez convaincus combien ce canevas admet de variétés. On ne saurait donc conclure une anthropogénie sans un parcours suffisant des figures du X-même, de ses avatars. Le Webster's définit bien avatar comme "variant phase or version of a continuing basic entity" (ava, away ; tarati, il traverse).

A voir le plan du chapitre 10, ceci revient à se demander ce que, au cours des trois "mondes", sont devenus les spécimens hominiens quant à leurs amonts, c'est-à-dire leurs schèmes corporels, leur corps propre, leurs représentations corporelles endotropiques. En particulier, comment ils ont chaque fois saisi leur distribution interne en noyaux, enveloppes, résonances, interfaces ; la conception de la réserve et de la révérence ; la hiérarchie de leurs fantasmes, plus objectaux ou plus fondamentaux ; la proximité établie entre eux et leur geste, entre leur geste et leur oeuvre, et conséquemment comment celle-ci leur a été "propre" comme "propriété" ; leur mort et leur naissance, perçues diffuses ou ponctuelles ; leur façon cosmologique ou insignifiante de concevoir le rapport du "mon" et du "ton" dans l'expérience intense de la copulation.

C'est un sujet difficile, parce qu'on ne peut aller droit à un amont forcément invisible, inaudible, non strictement définissable ; on ne le suspecte qu'en remontant à partir d'un aval, les productions exotropiques qu'il supporte et qui le supportent. Nous allons donc souvent devoir invoquer des représentations exotropiques, des images, des paroles, des écritures, des musiques, des sculptures, des demeures, des techniques, mais ce ne sera pas pour elles-mêmes, comme dans les chapitres sur l'image, la musique, le dialecte, l'écriture, etc, mais pour tenter de deviner les schèmes corporels, le corps propre, les représentations endotropiques qu'elles supposent chez ceux qui les ont faites et les ont utilisées. Ce guet de l'amont à partir de l'aval est un travail exigeant, mais pas impossible.

A. LE X-MEME CLANIQUE ET TRIBAL DU MONDE 1A NON SCRIPTURAL

Les figures 11 à 14 du Do Kamo de Leenhardt donnent à voir que le Calédonien de son temps est un kamo (vivant parmi tous les vivants), qui "ignore son corps", lequel "n'est que son support". Le "personnage" est une collection de relations-rôles, ab, ac, ad, ae, af, qui ont chaque

fois un terme commun a, par quoi il y a un même (du X-même), mais qui ne renvoient nullement à un ego central. Par quoi le Canaque de l'époque appartient à de multiples étendues, faisant de lui un arbre ici, une source là, une herbe encore là-bas, "la montagne" un peu partout ; et à de multiples durées selon les états inhérents à chaque activité ; pas question d'un espace et d'un temps abstraits, homogènes et mesurables cardinalement ; il ne proteste pas si on lui impute un crime commis à distance pendant son sommeil. Chacun est désigné par des noms différents selon ses fonctions-étendues-durées diverses : une dizaine au moins pour le grand chef des Houailou appelé A pour le gouverneur, B dans ses discours de pilou, C dans les propos des peuples voisins et dans les légendes, D pour ses grands-pères, E pour ses frères, F pour les soeurs de ses frères, etc. Dans les couples petit-fils/grand-père, neveu/oncle utérin, mari/femme, il ne s'agit pas de deux termes ayant chacun une relation avec l'autre, mais plutôt de deux moitiés (aspects) d'une relation originelle qui jouit d'un statut langagier spécial, celui de la dyade (Castor et Pollux), qu'on ne confondra pas avec le simple duel grammatical ($2=1+1$), qui en résulta dans le grec classique en raison de la technicisation de la société ; là "un est une fraction de deux" (Leenhardt). Pas non plus de temps présent/passé/futur du verbe par rapport au présent du locuteur, puisque celui-ci est pluridimensionnel. Enfin, partout, prédominance des verbes d'état, commun aux choses et à Homo.

Semblablement, les Africains noirs, se mouvant pourtant dans des étendues et des durées beaucoup plus distinctement articulées, éprouvaient hier leur corps comme un foyer conducteur sans cesse traversé de renflements et de dépressions de forces venant de partout. Aussi, les démultiplication rythmique de leur X-même s'opéraient selon des noyaux denses, multiples et transitoires, des enveloppes organiques reptiles, des résonances épaisses, moyennant des interfaces à transductions lourdes. En tout cas, leur contour corporel, et donc aussi leur corps propre, étaient activés-passivés fluctuants et ouverts. Le continuité des vibrations du ventre et du tambour en était une manifestation aussi claire que la polyrythmie de la danse et de la musique.

Nous avons retenu les cas de la Nouvelle-Calédonie et de l'Afrique noire, parce qu'ils sont deux extrêmes des niveaux d'organisation et d'abstraction par le bas et par le haut. Les Polynésiens (Trobriandais) et les Amérindiens (Hopi) fourniraient d'innombrables variantes intermédiaires.

Dans tous ces cas, la copulation, croisement intense du "mien" et du "tien", est peu chargée de significations cosmologiques, témoins les fous-rires que déclenchèrent, dans les années 1950, les cours de phénoménologie du coït au Congo-Zaïre. Si, dans cette région, les positions d'accouplement étaient parfois sévèrement réglées par rapport à la porte de la case, c'était en raison d'une cosmologie générale, qui répartissait le masculin et le féminin selon les forces de la lumière et de l'ombre projetées, et non d'une valorisation proprement copulatoire. La réserve et la révérence affectent moins telles parties du corps qu'elles ne portent sur la distinction de l'organisme techno-sémiotique d'avec la naturalité animale en brisant de quelque façon la nudité. Par exemple, par une ceinture mince à la hauteur du nombril, ou par l'huile et la terre "revêtantes" chez les Noubas de Kau.

Pour des X-mêmes ascripturaux, la mort ne saurait être ponctuelle, de même que la naissance. Non confrontée aux caractères articulés d'une

écriture, l'énergie vitale ubiquitaire (le "kamo" néo-calédonien ou la "force" qui pour Tempels fait fonction de l'"être" en Afrique) ne connaît que du plus et du moins progressif, sans délimitation sèche. En Afrique, le défunt s'efface, s'estompe sur le temps de trois ou quatre générations. En Nouvelle-Calédonie, le spécimen décédé devient de bao, délivré de ses fonctions patentes (de-functus), mais continuant une existence à la fois "pourrie" et divine ; les générations se succèdent par trois, et l'arrière-petit fils est donc le frère de son bisaïeul. Du reste, le décès n'est jamais naturel, mais est un état du conflit entre des forces techno-sémiotiques (dont les forces magiques). La fille de ce chef Minianka meurt dans la soirée d'une balle perdue au cours d'une danse, parce que dans la journée une femelle animale a été tuée d'une balle alors qu'elle était gravide ; bien que chérie de son père, elle sera ensevelie à la sauvette.

Pourtant, l'anthropogénie ne conclura pas que le X-même non scriptural, sans enveloppe fermée, ignore pour autant toute singularité, et donc toute propriété de son oeuvre et de ses organes. En Nouvelle-Calédonie, l'organe du sexe n'avait pas de dénomination, mais était dit "le sien" ; combinant peut-être ainsi l'intensité inaliénable (propre) de la jouissance et le tabou de dénomination d'un organe qui, s'il ne concernait pas la procréation (dont le mécanisme était ignoré) était pourtant par excellence celui du Couple bisexuel. part éminente de la Génération-Physis. Au même endroit, l'oeuvre, - une sculpture, un taro planté par une femme, la terre emportée par une crue à grande distance de son point de départ mais sur laquelle son propriétaire s'est laissé flotté sur un bois flottant, - ne peut être approprié ou copié par un autre. Ainsi, à Buka, aux îles Salomon, de la phrase musicale que chacun compose pour soi (ou se fait composer) comme signe de reconnaissance. Le dette est alors si intime qu'elle s'appelle vie, et que le débiteur a abandonné une parcelle de sa vie chez son créancier.

Des propriétés sont alors possédées par des groupes : cette chasse appartenant au totem, ces arbres à ce clan, ces branches à un ou quelques spécimens. Mais, comme y insiste Leenhardt, à qui nous empruntons les faits de l'alinéa précédent, il n'y a donc jamais là des propriétés collectives, puisque le totem, le clan, le ou les spécimens sont singuliers, et que "le Canaque ne connaît pas de groupe ou de masse anonymes". L'oeuvre, réification du geste, est le premier "même" du X-même.

La fluence du X-même préscriptural se confirme dans les nombreuses formes de chaminisme, sibérien et amérindien. Le soi du chaman circule et se transmue couramment entre ce monde-ci et d'autres. De même, celui à qui il porte secours a souvent été ravi dans un monde ailleurs, d'où il faut le ramener à soi. Ou bien il a cessé d'être suffisamment soi par des présences dont on entend le défaire.

Le vaudou, culte des Vodun (initialement dahoméens) de l'Afrique et de l'Amérique noires, ne suppose pas moins d'altérations radicales des X-mêmes, puisque, grâce à l'aide du prêtre et des femmes tranquilles, l'initié y est chevauché si intimement par le dieu qu'il en est magnifié extatiquement. Et, même quand les forces envahissantes sont maléfiques (par exemple les esprits ancestraux de tribus étrangères) c'est par une transe réglée où son soi est secoué jusqu'en ses racines que le patient s'en débarrasse.

Mais ces forces qui assaillent, pénètrent, bâtissent les acteurs vaudou et chamaniques ne sont pas là seulement le temps d'une cérémonie, elles sont actives-passives d'instant en instant dans la vie du X-même préscriptural. Vagantes et plurielles, et le rendant vagant et pluriel d'autant.

B. LE X-MEME CONJONCTIF DU MONDE 1B SCRIPTURAL

Les écritures conjoignent des signes, et même des traits graphiques élémentaires (traits vertical, horizontal, oblique, courbe), et font donc de la conjonction articulée d'éléments distincts, et même distinctifs, un modèle universel. Alors les schèmes corporels, les images corporelles endotropiques, le corps propre deviennent eux aussi conjonctifs, voire copulatoires. Comme le trait dans la lettre, comme la lettre dans la syllabe et la syllabe dans le mot, le X-même du MONDE 1 des empires primaires fut d'abord un élément d'un couple complémentaire, syllabique, masculin/féminin. Et cela avec une intensité et une explicitation qui s'alimentaient à la découverte et à l'enthousiasme des écritures intenses.

Cette ferveur eut un contenu différent selon les destins-partis d'existence de l'Égypte, d'Israël, de l'Inde, de l'Amérique précolombienne, de la Chine, du Japon.

1. Le X-même tracé-tendu égyptien

Une vision idéale, fantasmée, du couple égyptien du temps d'Akhenaton est fournie par la tablette égyptienne du Musée de Berlin dite Stèle de la théologie amarnienne (n°14145), de 1360 BC. Assurément, c'est une image, donc une représentation exotrope, mais la technique employée, celle de cernes profonds et fortement ombreux, endotropise la figure, et évoque irrésistiblement la proprioception des corps gravés. Si Akhenaton et Néfertiti ayant chacun un de leurs enfants sur les genoux sont l'un en face de l'autre, les mêmes traits qui les portent eux, les hiéroglyphes et les rayons du Soleil les compénètrent et les unissent pourtant scripturalement et copulativement. Leurs noyaux, leurs enveloppes, leurs résonances, leurs interfaces sont écrits dans une syntaxe si tendue-focalisée qu'ils ne sauraient que survivre à la mort. Dans leur inscription funéraire, dans leurs momies ("*moum", cire), dans leurs tombeaux. La conjugalité paroxystique d'Akhenaton de Néfertiti sera vite considérée comme hérétique, mais, sans ses extrêmes, Ramsès II et Néfertiti n'en démentiront pas l'essentiel.

2. Le X-même adhésif hébraïque

La Genèse israélienne, elle aussi écrite, propose la même exaltation du X-même comme élément d'un couple syntaxique. Mais cette fois l'écriture, l'hébraïque archaïque, est contractuelle, d'un contrat pathétique, et elle trace l'accouplement d'Ish et d'Isha (Adam et Eve) adhésivement, comme un "collage".

Cette cybernétique copulatoire envahit l'épistémologie, et dans l'Exode la connaissance d'un autre consiste à le "pénétrer", par adhérence toujours. L'Arbre de la connaissance du bien et du mal est

habité par un serpent, l'insinuant. Au contraire de la droiture égyptienne, la vérité hébraïque est rusée : les patriarches rusent avec leur environnement, avec leur entourage, même avec Yaweh-Adonaï. L'odorat est prévalent, et l'intention hostile consiste à "puer devant". La parole est hystérésique et commence par une rétention qui explose ; "crier" et "vociférer" tiennent la place de parler et dire dans la traduction de Chouraki.

L'adhérence-différence du contrat pathétique fut si fondamentale qu'elle supposa dans les schèmes corporels, le corps propre, les représentations corporelles endotropiques l'élection passionnelle. Celle-ci porta les altercations, provocations, apostrophes entre Yaweh-Adonaï, son peuple et ses prophètes. L'Alius fut alors, en contraste avec l'Alter adhésif, le non-élu, le goï, jusqu'à l'apartheid.

Pour ce X-même hésitant entre nomadisme et royaume, les interfaces furent plus importantes que les noyaux, les enveloppes et les résonances ; les nombres et les textures plus que les structures. Il ne devint immortel que fort tard, - la date d'entrée de l'immortalité juive est encore en discussion, - et peut-être sous des influences externes. Par contre, dans la lecture de la Loi écrite, le sperme des pères et le sang des mères construisit entre les générations une filiation mémorante (adhésive) du "A genuit B" qui est le fil de l'Ancien testament. Et ouvre encore le Nouveau.

3. Le X-même métempsychotique indien

L'Inde indo-européenne, qui adopta l'écriture contractuelle araméenne, la réintensifia au profit de son destin-parti de subarticulation indéfinie. Les noyaux, enveloppes, résonances, interfaces du X-même ont alors inlassablement proliféré en sous-noyaux, sous-enveloppes, sous-résonances, sous-interfaces, comme en témoignent les distinctions infinies des facultés et sous-facultés de la psychosociologie indienne, par là si raffinée. Ou les positions d'accouplements proliférantes et omnidirectionnelles du Kama-Sutra et de Khajuraho.

Le X-même indien fut démultiplié au point de se concevoir métempsychotique avant sa naissance et après sa mort, mais aussi au cours de cette vie-ci ; de participer intensément à de multiples vies humaines "autres" mais également animales ; d'instaurer une substituabilité remarquable du "je", du "tu", du "il". Cependant, dans la pratique très syntaxique d'une langue indo-européenne, il ne perdit jamais son unité dernière. Celle-ci prit la forme d'un "sva", en une sorte de "méméité" indéfiniment vaste et protéiforme dans l'espace et dans le temps (nulle part la "grande année" n'est plus immense). On ne saurait donc traduire sans autre commentaire "sva" par "soi", ou par "self", bien que les trois mots soient linguistiquement apparentés.

4. Le X-même enchâssé précolombien

Nulle part autant que dans les empires primaires précolombiens, le X-même hominien n'a été "dans" les choses, comprimé "en" elles, de même que l'écriture maya épaisse comprime ses signes. Chez les Olmèques, des images exotropiques montrent une première tête s'enchâssant dans une seconde, hominienne ou animale (jaguar ou serpent) ; à Chavin de Huantar, deux têtes se faisant face partagent un nez, une bouche, deux yeux. Véritables imbrications de "je", "tu", "il".

Par conséquent, nulle part les noyaux n'ont été si denses, les enveloppes si serrées et récurrentes, les résonances si lourdes, les interfaces à transductions si lentes. Jusqu'à l'apnée. Jusqu'au martèlement de la danse sur place ou l'immobilité pure (le silence de certains sages indiens d'aujourd'hui). Jamais l'articulation scripturale du X-même n'aura eu cette épaisseur massive du sang odorant coulant à la fois dans les veines d'Homo et dans celles des dieux, eux aussi comprimés jusqu'à être souterrains autant que célestes. La durée du X-même culmina dans la compacité du présent, jusqu'à l'arrachage des coeurs chauds. Et la conjonction, comme le sacrifice, fut moins la copulation que l'orgasme ; c'est lui qu'on croit reconnaître dans une figure féminine extatique de Monte Alban II.

5. Le X-même chinois convertif

Comme tout dans la Chine ancestrale, le X-même fut dual, il se détermina chez Homo mâle et chez Homo femelle par seulement la dominance d'un des deux pôles, yin ou yang, en conversion réciproque ; les traités d'érotique du Xe siècle ont longuement détaillé les pratiques susceptibles d'activer-passiver ces dosages subtils.

Ainsi, les mouvements compensatoires de l'écriture chinoise, avec leurs souplesses, leurs contournements, leur véhicule fluide d'encre aqueuse furent l'exercice premier des schèmes corporels, du corps propre, des représentations corporelles endotropiques de ce X-même, qui n'eut jamais la prétention d'immortalité des scribes hiéroglyphiques égyptiens. Ni sa naissance ni sa mort ne donnèrent lieu à métaphysique. L'archaïsme que prônait Confucius n'était pas le maintien des morts, bel et bien disparus, mais celui des courants éternels dont les jeux avaient produit leurs figures provisoires.

La Chine a écrit "je" par deux idéogrammes : WO et YI, qui doivent retenir l'anthropogénie parce qu'ils éclairent quelque chose du X-même transculturel. Primitivement, WO croisait deux hallebardes, qui signalent assez que "Je" ne se pose (ponere) qu'en s'opposant (ponere, ob) à l'encontre d'autres "Je". YI (autrement accentuée que le "Yi" de Yi King) superposait le signe du souffle à celui de la bouche, marquant sans doute que "Je" est un foyer, celui du souffle sortant de sa bouche. On peut croire que ces deux idéogrammes formaient couple. L'intimité du souffle proféré (YI) et l'opposition à toute autre source (WO) se complétant mutuellement pour former un X-même.

6. Le X-même annulé japonais

De siècle en siècle, le X-même du Japon fut en fusion et en rupture alternées avec le X-même de la Chine durant les quinze derniers siècles au moins. Cependant, en concordance avec une écriture qui juxtaposait violemment l'idéographisme chinois et le phonétisme, les conversions taoïstes compénétrantes y prirent la forme de retournements brusques, foudroyants, selon un destin-parti d'existence exaltant l'intervalle, le ma, jusqu'à l'éclair vide entre deux états. Les représentations endotropiques des corps ont été remarquablement saisies dans les peintures des XIe et XIIe siècles : jeu d'organes presque abstraits dans leur pouvoir d'interfaces, plus que de noyaux, d'enveloppes ou de résonances. Avec un privilège donné à l'orgasme, comme présent d'annulation (nous l'avons rencontré comme présent de compacité dans l'Amérique précolombienne).

7. Le X-même voilé arabo-islamique

Le X-même selon le Coran, comme tout le reste dans l'islam, se tient sous une transcendance et un monothéisme absolu. A tel point qu'il n'a vraiment ni enveloppes, ni noyaux, ni résonances, ni interfaces. Comme tous les autres "signes" coraniques, sa fonction est d'être voile, c'est-à-dire à la fois dissimulation et apparition, position par dissimulation translucide, ne pouvant donner lieu qu'à fulgurations ; la fulguration est le temps du voile ; le regard y va à un autre regard, non au visible. Ici le nu et la dénudation ne sont pas affaire de réserve et de pudeur, - d'un aval livrant un amont, - mais de métaphysique et d'épistémologie.

La copulation (des X-mêmes) ne saurait donc être cette conjonction spatio-temporelle d'éléments qu'elle est dans l'Inde des positions sexuelles du Kama-Sutra, ou dans la Chine des échanges dosés du Yin et du Yang. C'est au coït dorsal que renvoie la prohibition de l'inceste comme interdiction du dos de la mère ; car, pour la transcendance pure, les aspects orgastiques sont plus sûrs que les aspects copulatoires, qui sans doute la compromettraient de leur immanence ; de même que l'olfactif est plus sûr que le visible ou l'audible, comme le confirment les traités d'érotique. En même temps, la dénonciation de l'homosexualité est récurrente dans le Coran, pas seulement pour préserver la natalité guerrière, mais aussi parce que, parmi les "signes" du monde, les "matrices" d'Allah, "le matriciant, le matriciel" (Chouraki), sont les voiles par excellence.

N'ayant ni dedans ni dehors, ni aval ni amont, le X-même arabo-islamique n'est ni dénudable ni violable. "Je suis assez ganté par ma langue pour n'être jamais nu, même déshabillé". Et c'est de ne pas avoir trouvé de traduction arabe de "viol" et "violer" qu'Edward Hall, résidant alors au Caire, fut conforté à commencer d'écrire The Hidden Dimension.

* * *

La plupart de ces X-mêmes des empires primaires ont été, à la suite des conquêtes d'Alexandre, influencés par le X-même du MONDE 2 grec, que nous allons rencontrer dans un instant. Nous n'entrerons pas dans les compromis qui en résultèrent, parce que les représentations corporelles endotropiques conçues à cette occasion sont en nombre infini, et aussi peuvent être suffisamment pressenties à partir des représentations corporelles exotropiques (plastiques, musicales, graphiques, dialectales, etc.) abordées dans notre deuxième partie.

Du reste, ce qui vient d'être rappelé suffit à déployer un tableau suggestif des cybernétiques des X-mêmes hominiens : focalisation linéaire égyptienne, adhérence insinuante juive, subarticulation métempsychotique indienne, compacité précolombienne, conversion chinoise, basculement japonais, voilement-fulguration arabo-islamique.

Partout, sous l'emprise des articulations de l'écriture, le chaman et le prêtre vaudou du MONDE 1A cédèrent la place aux devins et aux prophètes du MONDE 1B, lisant comme des textes archétypaux les astres du ciel (Sumer, Egypte), l'écaillé de la tortue (Chine), les entrailles du boeuf (Etrusques). Et le X-même se perçut comme un mot dans le texte de son empire ou de son empereur, eux-mêmes perçus comme un mot dans le texte du monde.

C. LE X-MEME INTEGRAL DU MONDE 2 GREC

Avec le continu distant du MONDE 2 grec, parmi des tous composés de parties intégrantes et prélevés adéquatement sur leur fond, le X-même hominien se perçut pour la première fois comme total. La représentation exotropique mais aussi endotropique de son corps comporta un tronc ayant une tête et quatre membres. Cela ne se fit pas d'un coup. Chez Homère encore, le mot *sôma*, qui à la période classique désignera le corps vivant, ne s'applique encore qu'au cadavre. Et le corps vivant, qu'Homère nomme *demas*, c'est-à-dire châssis (rac. *dem*, construire), n'apparaît chez lui qu'en position de complément : "micros *demas*", petit de taille.

Cependant, cet organisme total ne saurait être réduit à la froideur de nos traités d'anatomie. Dans l'enthousiasme de son premier surgissement, il demeure un confluent de flux cosmiques violents, et c'est en ce sens qu'il est composé d'organes au sens fort d'organa. La racine d'organon-organa est la même que celle d'orguè (colère, fureur), d'orgidzeïn (mettre en colère), d'orguiân (être en rut, se gonfler de sève, désirer violemment), d'orguiadzeïn (célébrer des mystères). Ce sont des organa qui autour de 600 BC crient les fureurs du X-même de Sappho. Durant le siècle qui suivit, ils se disciplineront assez pour devenir les parties intégrantes des athlètes chantés par Pindare, avant de porter l'éristique des orateurs de l'Agora et l'héroïsme de Salamine. Mais ils ne perdirent pas pour autant l'élan de l'Hormè (assaut, élan premier), et ce n'est qu'un peu avant 400 BC qu'ils se seront assez tempérés pour concevoir une médecine de pronostics avec l'école d'Hippocrate, de diagnostics (symptomatiques) avec l'école de Cnide, au profit d'un corps intègre (Holos, Healthy, to Heal). Il faudra encore un demi-siècle pour que les organa purifiés, c'est-à-dire déchargés, se meuvent selon les schèmes corporels abstraits qui, autour de 350 BC, porteront la géométrie d'Euclide et la physique d'Archimède.

Le X-même grec précise le sens de *aftos*, que nous traduisons un peu trop vite par "même" (autoérotisme, automobile, autorégulation). Car cet adjectif, qui intervient dans *aft-arkeia*, autarcie, fut d'abord adversatif ; et en conséquence il désigna ce qui dans chacun fait qu'il est singulier, intègre. Dans la suite noyau-enveloppe-résonance-interface, c'est bien ici l'enveloppe qui se subordonne les trois autres.

En un autre contraste avec le X-même des empires primaires, le X-même grec cessa d'être conjonctif, au point que les organes de la copulation devinrent, déjà chez Homère et Hésiode, des *aïdoïa*, objets d'*aïdôs*, c'est-à-dire d'un sentiment entre le respect et la honte. En effet, ils échappaient à l'autarcie du X-même total, soit que, féminins, ils fussent concaves, soit que, masculins, ils eussent à se mettre en forme. D'autre part, l'autarcie formelle poursuivie par le X-même grec était doublement compromise par l'accouplement, lequel comportait le croisement avec un autre organisme, d'autre part la perte de l'*enkrateia* dans l'orgasme. La virginité, où les empires primaires avaient vu un moyen de mise à part au profit des forces universelles, donc un mode du sacrifice, devint la *partHenia*, splendeur de l'intégrité non pénétrée, convexe, celle d'Athéna Parthenos. La sodomie fonctionna comme idéal culturel parce qu'elle restait au maximum dans le champ du convexe (oppositif, distinctif).

La mort de ce X-même extraordinairement singulier devint tragique, et fournit le thème essentiel à la tragédie, peut-être son thème ultime, à en juger par la fin d'Oedipe à Colonne, ultime tragédie de Sophocle. Car pour les touts décisivement prélevés sur leur fond et composés de parties intégrantes, il n'y avait plus d'évanouissement progressif, comme dans le MONDE 1A non scriptural, ni non plus d'évanouissement résistant, comme dans le MONDE 1B scriptural égyptien. C'était tout ou rien. "Anthropos est le rêve d'une ombre" (skias onar anthropos), énonça Pindare dès avant les tragiques, en 500 BC. Ce vertige de la disparition brusque d'une singularité fut si puissant qu'à travers le relais du "to be or not to be" d'Hamlet il atteignit la fin du MONDE 2 chez Valéry : "Qui ne connaît et qui ne le refuse Ce crâne vide et ce rire éternel".

En même temps, le moment de la naissance du X-même intégral commença à faire question. A partir de quand un fœtus devenait-il vraiment un nouveau tout dans le tout préalable qu'était le corps de la mère? La réponse d'Aristote fut tellement cohérente avec le MONDE 2 qu'elle l'a traversé jusqu'à nos codes sur l'avortement. Elle fut parfaitement résumée par Thomas d'Aquin à mi-chemin de l'Occident, un peu avant 1250 : un fœtus hominien, comme un fœtus animal, a d'abord une forme substantielle végétative, puis animale ; il a en sus et enfin une forme rationnelle ; ce processus prend du temps, car la nouvelle forme substantielle ne peut informer la précédente que dans la mesure où la matière de celle-ci devient capable de la porter ou de l'induire (forma educitur e potentia materiae). Thomas d'Aquin accentua rhétoriquement la successivité de ce processus par trois trinités d'adverbes : Primo enim in generatione est fetus vivens vita plantae, postmodum vero vita animalis, demum vero vita hominis (Gent. III, 22). In generatione hominis prius est vivum, deinde animal, ultimo autem homo (IIa IIae, 64 1c). Et ideo dicendum est quod anima praeexistit in embryone a principio quidem nutritiva, postmodum autem sensitiva, et tandem intellectiva (Ia 118 2 ad 2).

Comme stance du geste, l'oeuvre connut un nouveau statut, signalé par les mots ergon et ergastès, lesquels allèrent de pair avec le terme très remarquable d'énergie (ergeîn, en, agir dedans ou de dedans). Une statue de Praxitèle devint "un Praxitèle". Et, dans cette volonté de touts singuliers, elle n'eut de portée qu'en rompant avec les oeuvres antérieures, au contraire de ce qui avait eu lieu dans les empires primaires, où elle assurait surtout la continuité du groupe. En plus de son "sujet" (thème) descriptif ou narratif, l'oeuvre comporta un "sujet d'oeuvre", c'est-à-dire qu'elle se donna comme une réalisation particulièrement fondamentale et réussie du destin-parti d'existence de son auteur.

Cependant, ce serait un contresens de croire que l'anthropos se soit intéressé à l'ego. La singularité intègre n'est pas un ego. Quand Socrate avant de boire la ciguë disserte sur l'immortalité, c'est une "âme" comme support des idées qu'il prend en compte, non une quelconque ipséité. Tout comme Aristote qui reconnaît au seul "noûs poiêtikos (intellectus agens, intellect agent), esprit actif, c'est-à-dire pour lui abstracteur, l'immortalité qu'il refuse au "noûs patHêtikos (intellectus possibilis, intellect passible), où les produits de l'intellect agent se présentent. L'ipséité sera l'affaire de Rome.

D. LE X-MEME PUDIQUE DU MONDE 2 ROMAIN

Le corpus romain fut moins éruptivement héroïque que le sôma classique grec. Mais il est encore puissant, et ses parties sont perçues exotropiquement et endotropiquement comme des membra, terme qui étymologiquement renvoie à la plus forte des articulations, la cuisse (gr. mêros).

En même temps, latéralisant comme toutes choses à Rome, il se gonfle d'une in<dé>finité qui alors revient sur soi en une intériorité inconnue avant, et comportant des degrés de comparaison : interus, interior, intimus. Si bien que là où les X-mêmes grecs n'avaient guère connu que la malakia, une mollesse encore très physique, les X-mêmes latins, capables de teneritas et de teneritudo, vont éprouver une languor, mollesse morale, comportant un repliement, où le Même commence à se complaire au Même, en contraste avec l'alacritas, état où l'organisme est tourné vers le monde extérieur (un cheval peut être alacer). Les représentations endotropiques du corps se prennent à activer le corps propre de la caresse et de la réserve plus que les schèmes corporels, si favorisés par les Grecs athlètes, puis géomètres.

Ainsi, l'aïdôs grecque, émotion extérieure et simple, devint le pudor et la pudicitia romains. Le premier tourne encore autour d'une réserve sociale, la seconde concerne directement la représentation corporelle endotropique et la réserve du corps propre. Chez Sénèque, les aïdoia grecs, parties seulement réservées, furent dits pudenda, parties qui demandaient à être réservées. Du même coup, le X-même se transforma en une "persona", apparemment simple masque et rôle de théâtre, mais avec des connotations d'intimité telles qu'à la fin du MONDE 2, hier pour nous, la "personne" renverra au corps propre comme présence-absence et point de vue d'Univers. C'est vrai que la castitas et la virginitas latines eurent moins d'éclat que la parthenia de l'Athéna grecque, mais c'était justement qu'elles introduisaient un repli et un silence noté par Horace dans la virgo tacita qui monte au Capitole.

Aussi le narcissisme, encore présent chez Freud, commença à prendre son sens. Il est remarquable que nous n'ayons pas de textes importants sur Narcisse avant l'époque de l'Empire. C'est peut-être que Narcisse, dont le nom et donc le mythe sont pourtant grecs (Narkissos, narkân, être engourdi, narkè, narkosis, engourdissement), ne devint vraiment intéressant que pour des spécimens hominiens se sentant traversés du souffle de l'anima latine, résumée dans la singularité du visage dont les sculpteurs grecs n'avaient jamais fait grand cas. Car plus que son corps entier, c'est son visage, selon Ovide, ou le visage de sa soeur proche du sien, selon Pausanias, que Narcisse ne devait apercevoir sous peine de mourir. Or, chez Pausanias, il voulut retrouver le visage de sa soeur morte en mirant le sien dans l'eau. Et chez Ovide son visage lui apparut dans l'eau un jour qu'il avait soif ; le Même intérieur appelant le Même intérieur, et pourtant inaccessible, il se noya de désir ; et la nymphe Echo, amoureuse de lui, fut réduite à l'évanescence des réverbérations sonores.

Pour ce X-même tout en échos internes ("amère, sombre et sonore citerne, sonnante dans l'âme un creux toujours futur"), la copulation physique fut estompée au profit de l'amour mental, du reste encore socialisant : Dilexi tum te // non tantum ut vulgus amicam ///, Sed pater ut natos // diligit et genitos (Je t'ai aimée non comme le vulgaire une amie, mais comme un père <aime> ceux qui sont nés et engendrés <par lui>). Et, chez le même Catulle, le couple de l'amour et de la haine devint littéralement écartelant, crucifiant: Odi(o) et amo // Quare id faciam fortasse requiris. /// Nescio. / Sed fieri // sentio / et

excrucior (Je hais et j'aime. Pourquoi le fais-je, demandes-tu? Je ne sais. Mais que cela ait lieu je le sens et j'en suis écartelé sur une croix." En un nouveau contraste avec la Grèce, l'amour de cet X-même infini sera nécessairement hétérosexuel. Et son matrimonium, s'il ne comprend pas l'amor, ira de pair avec l'amicitia, qui est de la même racine que lui, amare. Dans la suite noyau-enveloppe-résonance-interface, tout procède d'un noyau central, impavide, stoïciennement.

Pour ce X-même profond, la propriété elle aussi se creusa. (a) Au départ était proprius ce qui ne pouvait être partagé, et une proprietas était une qualité qui suffisait à distinguer une entité quelconque, par excellence la corne frontale chez la licorne. (b) Mais, selon l'intériorité romaine, les appropriés-à devinrent des appropriés-par : les domaines de quelqu'un furent conçus comme son être "propre" agrandi, son proprium, faisant de lui un propriétaire avec le pouvoir juridique d'us et d'abus (jus utendi et abutendi). (c) L'intimité de cette saisie redoubla dans les mots privus, privatus, privare, privatim.

Mais le phénomène le plus marquant fut la fortune d'ipse, que nous traduisons par -même, et qui a donné notre mot philosophique ipséité : ce qui fait qu'un être non seulement n'est pas un autre, mais est lui-même ; qu'il est lui comme un "même", distinct et identique à soi. Symptomatiquement, ipse se créa un superlatif ipsissimus (tout à fait lui-même) ; et des formes composées intensives : semet, semetipsum. L'enflure du bas-latin mais aussi l'âme romano-chrétienne produisirent metipsissimus, lequel a donné le "medismo", "mismo", "même", des langues romanes.

Alors, cette stance du X-même qu'est l'oeuvre, l'opus, valut non seulement par sa singularité, comme en Grèce, mais par la gloria, la permanence sociale qu'elle apporta à un ipse dans la durée de la postérité. Elle visa même à être monumentum, mémorant et monitoire selon les deux sens de monere, se souvenir et prévenir). Le Exegi monumentum aere perennius d'Horace (J'ai achevé < dans mon oeuvre > un monument plus durable que l'airain) précisait bien que l'oeuvre était l'ipséité continuée : Non omnis moriar multa pars mei vitabit Libitinam (Je ne mourrai pas tout entier et une bonne partie de moi-même < par cette oeuvre > échappera à Libitine < déesse des funérailles >). Pareils X-mêmes devaient donner lieu à des biographies et des autobiographies édifiantes, celles de Plutarque et de Marc-Aurèle, où ils apparaissaient comme des réalisations particulières de la grande Ame stoïcienne.

Virgile sera dit père de l'Occident parce que le X-même intériorisé se fixa si bien dans ses Géorgiques et dans son Enéide qu'avec eux il traversa les siècles à venir. Par lui Enée fondateur ne fut pas dit "aux pieds légers", comme Achille "podas okHus", ni "aux mille tours", comme Ulysse "polumatHès", mais "pius", "pius Aeneas". Vaste et polysémique, le mot pietas résume le génie latin, signifiant selon le contexte la piété et la pitié. Pointant dans les deux cas un respect ému et tendre, - pour les parents proches, pour les parents lointains que sont les dieux, pour quiconque, dès qu'en quelqu'un est rendu sensible un X-même, ou simplement un ipse, -même. On trouve en latin tardif la phrase innovatrice : "tantum in unius anima posuit ut..." (il mit tant en la vie d'un seul que...)

A la fin de la romanité, le X-même chrétien était en chemin, avec son prix infini, son salut et sa damnation éternels.

E. LE X-MÊME GLORIEUX DU CHRISTIANISME APOCALYPTIQUE

Le X-même romano-chrétien, appelé anima, est d'une certaine façon toutes choses, quodammodo omnia. Sa fluidité envahit tout, et tout l'envahit. Il procède et récede à partir de l'Un chez Plotin ; il participe de l'illumination d'une intelligence toute-puissante et amoureuse chez Augustin. Sa vérité est au dedans du dedans, là où se trouve le dedans ultime qu'est Dieu : Deus interior intimo meo. Son salut est d'opérer la conversion d'une vision portée au dehors vers une autre tournée en dedans : Tu eras intus, et ego foris. C'est d'un même mouvement que les Confessiones font la quête d'un X-même particulier, celui d'Augustin, et de Dieu.

En même temps, cette ipséité, héritière de la tendresse romaine, ne peut qu'être absolument concrète et sensuelle. Répondant à la question : "Qu'est-ce que j'aime quand j'aime mon Dieu?" (quid amo cum Deum meum amo?), Augustin invoque tous ses schèmes corporels, tout son corps propre, toutes ses représentations corporelles endotropiques, c'est-à-dire toutes les lumières, les voix, les odeurs, les nourritures, les embrassements, les amplexus (plectare, ambo) que réalise son homme intérieur : interioris hominis mei. Dans le monde conçu comme une musique, la résonance prévalut sur les noyaux, les enveloppes et les interfaces, et les définit.

Même si, dans l'étreinte avec Dieu, il ne faut pas confondre les implications internes avec les implications charnelles (membra acceptabilia carnis amplexibus), il s'agit là d'une "adhérence" mais "que ne sépare pas la satiété" (ubi haeret, quod non divellit satietas). La volupté, qui vient de velle, conjugue le vouloir et le désir : trahit sua quemque voluptas. Jamais, depuis les empires primaires, pareille exultation copulatoire, ni pareille exaltation de la jouissance en général, n'avait eu cours, ni en Grèce ni à Rome ; Ambroise, maître d'Augustin, avait écrit commentant Luc : "Omne masculinum adaperiens vulvam sanctum Domino vocabitur". Seulement, le MONDE 2 gréco-latin n'est pas oublié, et Augustin renouvelle la suspicion de certains contemporains d'Aristote à l'égard de la copulation physique, jugée incapable de mouvoir ses "membres" sans perdre l'autarcie. Plus excentrée par rapport à la Grèce, l'église d'Orient partagea peu cette crainte de l'orgasme et du mélange des organismes, et la "connaissance" biblique d'Adam et d'Eve qu'elle lisait dans la version des Septante lui fournit la métaphore privilégiée de l'union de Dieu époux avec l'Eglise épouse, et avec l'âme épouse, jusqu'aux doctrines de l'Eglise orthodoxe d'aujourd'hui.

En tout cas, en Occident comme au Proche-Orient, la partition-conjonction généralisée et sexuelle donna au X-même le maximum de l'éloquence (loqui, ex), c'est-à-dire la faculté de tenir l'univers entier dans la profération d'une voix. Grégoire de Naziance est autant "bouche d'or" que Jean Chrysostome (stoma, kHrusos) et qu'Augustin, dont chaque profession parlée (fateri, pro), chaque confession écrite (fateri, cum) créait presque journallement le Dieu qu'il confesse (fateri, cum). Réduites au champ clos de la politique et du droit, les paroles de Démosthène et de Cicéron sont presque mesquines au regard de ces embrassements cosmiques.

Dans cette ferveur omniprésente, le X-même illuminé ne pouvait qu'être immortel, et d'une immortalité concrète, représentable. En un cas unique dans l'histoire hominienne, les tablettes du Fayoum ne montrèrent

pas le regard terrestre qu'avait eu un vivant, ni un regard glorieux en général, mais le regard de ce vivant-ci devenu glorieux.

F. LE X-MEME OPERATOIRE DU CHRISTIANISME COCREATEUR

Le X-même occidental autour de 1000-1033 commença à se percevoir cocréateur d'un Dieu créateur finaliste, c'est-à-dire activement tout-puissant, infiniment intelligent et bien intentionné, en raison même de sa "gloire extrinsèque et intrinsèque". L'oeuvre hominienne comme stance du geste hominien prit un caractère d'objet contrôlé, développable, posant des problèmes systématiques (la danse s'effaça comme expression ultime). Dans la suite noyau-enveloppe-résonance-interfaces, ce fut le noyau, la volonté initiatrice et rationnellement responsable de chacun, qui régit les trois autres aspects.

Cependant, ce "je" initiateur reste modeste. La revendication nominale des oeuvres, si vive dans la Grèce et la Rome antiques, s'efface dans la collaboration cocréatrice : même l'édifice et les sculptures de St-Lazare d'Autun ne sont pas signées, bien qu'on croie y reconnaître partout le génie si individuel de Gislebert. La possession par le X-même ne va plus jusqu'au jus utendi et abutendi (droit d'user et d'abuser) que lui avait conféré le proprium du droit romain, et elle se tient dans un jus utendi (droit d'user) mesuré en définitive par le bien commun (bonum commune).

Dans le rapport des X-mêmes entre eux, l'éloquence copulatoire pancosmique des Pères de l'église fait place elle aussi à des considérations d'artisans ingénieurs. C'est en mécanicien consciencieux que Thomas d'Aquin enseigne que la douleur de l'enfantement vient "ex apertione meatuum" (de l'ouverture des méats), et donc que la Vierge n'eut pas à en pâtir, le Christ étant "egressus ex clauso utero matris" (sorti de l'utérus fermé de sa mère) ; et qu'avant la chute Adam et Eve pratiquaient le coït avec une "delectation sensible" d'autant plus grande qu'elle demeurait dans "l'ordre des organes" ; après la chute, cette délectation, "bien qu'elle soit dans ce qui convient à la raison, empêche cependant l'usage de la raison", et va donc difficilement sans quelque désordre.

Le nouveau mécanisme ne dévalorisa pourtant pas l'intériorité de la réserve et de la révérence romano-chrétiennes. Dans la pudicitia, l'intégrité de la chair n'est point négligeable, mais elle importe moins que celle de l'âme et du corps propre : pudicitia est quidem essentialiter in anima, materialiter autem in carne (essentiellement c'est dans l'âme qu'est la pudicité, matériellement dans la chair).

Ces constructeurs finalistes devaient se poser la question de la naissance. Quand commence un X-même? A partir de quand un fœtus devient-il un fœtus humain? La réponse de Thomas d'Aquin fut si aristotélicienne que nous l'avons cité plus haut pour résumer Aristote et l'Occident : c'est successivement que de la puissance de la matière est é-duite (educiteur) d'abord une forme végétative, puis une forme animale, enfin une forme rationnelle. La seule différence avec Aristote fut que chaque nouvelle forme ne se superposait plus aux précédentes, mais les subsumait, chez un X-même qui devait être assez "un" pour être capable de se sauver ou de se damner éternellement.

La mort du X-même, au contraire, fit peu problème. Pour l'intellectualisme thomiste, le corps est si assumé par l'idéation de

l'âme, et cette idéation est si satisfaite par la vision béatifique de la vérité divine que l'immortalité (résistance à la mort) se volatilise au profit de la gloire. Dans l'index de la Summa theologica, c'est sous Gloria et sous Resurrectio (glorieuse), non sous Immortalitas, que se traitent les états post-mortem. Fruit d'artisans ingénieurs réalistes, la théologie médiévale n'a pas produit de "livre des morts", comme celle de l'Egypte et du Tibet. Il faudra attendre la fin du Moyen Age, - ou le début de la Renaissance, - pour que des X-mêmes défunts apparaissent comme des singularités continuées dans les gisants bourguignons.

A ce moment, les "esprits" diffus qui concernaient les chamans et prêtres vaudou du MONDE 1A ascriptural, ainsi que les écritures archétypales des astres, écailles et entrailles lues par les devins, mages et prophètes du MONDE 1A scriptural, cédèrent la place à des anges et à des démons. Comme partout dans l'anthropogénie, anges et démons furent de même structure que les X-mêmes qu'ils assistaient ou infestaient. Depuis le daimôn accompagnant Socrate, ils furent de plus en plus décidément des tous composés de parties intégrantes, assez uns et décidés pour s'être sauvés ou damnés éternellement, donc pour avoir dit et être Oui ou Non à Dieu infini. Pour les X-mêmes très unifiés du MONDE 2, les anges, censés les assister, furent beaucoup moins visibles et sensibles que les démons, censés les assaillir. Et, malgré quelques transes communes, les exorcismes qui extirpaient les démons médiévaux n'eurent que des ressemblances superficielles avec les exorcismes et adorcismes antérieurs.

G. LE X-MEME ZOOMORPHIQUE DE LA RENAISSANCE

Le retour à la méthode archimédienne, amorcé autour de 1400, aurait dû, croirait-on, confirmer la prosaïsation du X-même commencée par les médiévaux. Il donna lieu au contraire à une exaltation, qui illustre une fois de plus chez Homo l'enthousiasme des premiers moments.

Renés de la Grande Peste, du Grand Schisme, de la Guerre de cent ans, occupés de découvrir l'Amérique et de cartographier leur planète et leur corps, les spécimens hominiens renaissants se perçurent en continuité zoomorphique avec les animaux, mais aussi avec des plantes, des fleuves, des montagnes eux-mêmes zoomorphes, tous échangeant leurs bigarrures, leurs surprises, leurs monstruosité stimulantes. Dans l'amont hominien, c'est surtout les schèmes corporels qui furent intensifiés par Masaccio, Donatello, les anatomistes Vinci et Dürer. Le premier effet de l'archimédisme fut de provoquer un ultime et éblouissant crépuscule du néo-platonisme du premier millénaire, sinon que les processions et récessions étaient maintenant centrées sur Homo grâce à l'Un des points de fuite de la perspective linéaire. L'algébrisation du cosmos s'opéra d'abord au sein d'une recherche du Grand Oeuvre. Le costume éclatant pour les deux sexes, le retour de la danse, les déguisements, les batailles chorégraphiées, les éruptivités musicales exprimèrent (réalisèrent) le X-même le plus énergique (virtuoso), le plus furieux (Orlando furioso) de l'histoire d'Homo.

Cependant, dès le milieu du XVIe siècle, l'Europe renaissante commença à produire plus de manuels de politesse que de manuels de perspective. Autour de Il Cortegiano, et dans le premier moment des grands royaumes, ces manuels prêchent surtout aux femmes, garantes de la vie sociale, les "bonnes manières", c'est-à-dire un usage conforme (forma, cum) des corps suractivés. Ceci traduisit et impliqua plusieurs

redéfinitions du X-même. (a) Un glissement de l'aristocratie à la bourgeoisie, donc de la singularité autarcique véhémement à l'homogénéité urbaine, à l'urbanité. (b) Une exaltation de l'Antiquité et de l'érudition qui suscitait l'idée d'une honestas et d'un bon ton. (c) Insidieusement, la valorisation du certain Même-Homogène, favorisée par les productions exactement indexables de la technique devenant peu à peu archimédienne comme la science. En tout cas, c'est vers 1538, dans la rencontre de la politesse et de la culture, que proprietas a donné en français propriété pour désigner cet état "convenable" dans lequel une entité quelconque, une table mais aussi un corps, est "propre", c'est-à-dire sans disparate et sans surplus hors norme.

En France, le X-même de Montaigne, autour de 1580, résuma bien le X-même de la Renaissance. Tout là, fond et forme, est activations, singularités fouettées et rebondissantes, crudités. Schèmes corporels escrimeurs. Corps propre comme points de vue d'Univers hétéroclites et changeants. Représentations corporelles exotropiques et endotropiques quasiment zoomorphes. Dans la suite noyau-enveloppe-résonance-interface, prévalence des interfaces. Moi est devenu l'objet central, car c'est là que carambolent le maximum d'éléments cosmiques : "Car c'est moi que je peins". Moi physique, en comportements plus encore qu'en conduites, saisissable et maniable comme celui de Rabelais, et qu'on croit pouvoir dénuder même : "Je me serais peint volontiers tout entier et tout nu". Rien ne manque, même pas, comme prétexte, l'invocation de la nouvelle politesse : "autant que la révérence publique me l'a permis", en contraste avec "ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature". Le sentiment de variété, qui domine la Rinascità, est également omniprésent : "la ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre". Conceptions assez partagées par toute l'époque pour qu'Henri III puisse dire publiquement à l'auteur que les Essais de 1580 lui plaisaient extrêmement.

H. LE X-MEME A CORPS BARRE DU RATIONALISME BOURGEOIS

Le X-même classique, avec son moi à corps barré, a atteint d'emblée son paroxysme dans le roman bible que fut l'Astrée d'Honoré d'Urfé, écrit de 1607 à 1628. Céliquée est assise à sa table de toilette devant un miroir, qui lui renvoie des représentations exotropiques de son X-même. Mais ce n'est pas par curiosité comique à la Montaigne, ni par coquetterie, et moins encore par narcissisme. Si elle regarde si intensément son visage, c'est qu'elle va le taillader aussitôt à coups de diamant.

Elle ne veut pas, déclare-t-elle, être aimée pour son apparence mais pour son être véritable, sa pensée et sa volonté : "telle que nous désirons d'être crue". Non pour son aval, mais pour son amont aussi purement amont que possible. Et là, toujours contre Montaigne, non pour ses schèmes corporels, ni pour des représentations endotropiques qu'elle jugerait divagantes, mais pour son corps propre. Enfin, ce corps propre elle le retient comme présence-à-moi plus que comme point de vue d'Univers. Elle escompte que son visage défiguré, une fois barré en tant qu'apparition physique, préviendra toute confusion. La balafre est une modalité remarquable de la barre. Elle est longue, elle saigne et elle laisse une cicatrice indélébile.

C'est dans la première moitié du XVIIe siècle français, en raison de cet amont corporel devenu un point pur (annonçant le "point pur" de

Valéry), que l'interpellation-provocation-altercation des amonts des X-mêmes prit sa décision la plus grande. Par delà ou en deçà des avals, le théâtre de Corneille culmine dans la pesée des amonts confrontés. Le Cid : "Tu t'es en m'offensant rendu digne de moi, Je me dois par ta mort rendre digne de toi". Pompée: "Dans un si grand revers que vous reste-t-il? - Moi. Moi, moi, dis-je, et c'est assez". Descartes se souviendra de la centration de Montaigne sur le moi, ainsi que de la plénitude cosmologique du cogito d'Augustin, mais pour inventer le moi bourgeois (dans ce moment innovateur de la bourgeoisie), centre pur de ses raisons, "très évidemment et très certainement".

Jamais la volonté de l'homme et celle de Dieu ne furent conçues si absolues, celle de Dieu jusqu'à se subordonner les lois de la mathématique chez Descartes. Jamais non plus le corps d'Homo ne fut si strictement perçu comme un système mécanique de tuyaux et de pompes, vu que d'abord la chimie et donc la biochimie n'étaient pas encore inventées, et que sinon elles eussent ébranlé ce simplisme. Paradoxe apparent, car l'un supposait l'autre ; la ponctualité du cogito cartésien eût été impossible dans le corps et les sensations prodigieusement riches d'Augustin. La langue française eut là son rôle aussi : elle disait moi je, - ce que les autres langues européennes refusèrent ou ne permirent pas ; et elle introduisit à ce moment individu (non-divisé),

Dans la suite noyau-enveloppe-résonance-interface, tout procéda du noyau devenu point, à la fois substance, faculté et opération. Les enveloppes internes et externes devinrent insignifiantes, et la danse, de Lully à Petipa, volatilisait les corps dans leurs mouvements "gracieux". Les interfaces intéressantes furent ramenées à une seule, ponctuelle également, la glande pinéale entre esprit et corps.

En conséquence, un malaise radical s'installa pour trois siècles entre esprit et corps. Pour le X-même bourgeois propriétaire, les aïdoïa grecques et les pudenda latines devinrent en français des parties honteuses, ou parties tout court, et en allemand tout simplement die Scham, la honte, avec des implications qui finirent, à la fin du XIXe siècle, par susciter une psychanalyse chargée de lever leurs refoulements. En même temps, ces parties furent dites naturelles, ou simplement la nature, celle-ci faisant scandale pour une "pensée" rationaliste qui se percevait devant la nature plutôt qu'en elle. En contraste avec le vêtement zoomorphe de la Renaissance, le vêtement rationaliste-bourgeois masculin ne laissa plus paraître que le visage et les mains, parties techniciennes du X-même, et dissimula ses parties jugées trop passives. Sauver à la fois la nature et l'abstraction fut la charge des femmes, combinant leurs corps proposés avec leurs déclarations de réserve. Même l'évolutionnisme de Lamarck et Darwin invita d'abord à renforcer la barre entre Homo, sémiotique, et ses ancêtres primates qui ne l'étaient pas.

Pour des X-mêmes qui insistaient désormais sur leur non-division, - c'est au XVIIe siècle qu'individu commença à désigner non plus seulement un être indivisible quelconque mais une personne particulière, - la copulation où un corps se croise avec un autre, la "besogne" de Pascal, devint un objet de plaisanteries et d'allusions de plus en plus détournées à travers Sigogne, Malherbe, La Fontaine, Voltaire, le Diderot des Bijoux indiscrets. Parfois de recul horrifié : "Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!", dit Phèdre, ignorant sans doute la lecture totémique de l'accouplement de la femme et de la bête. Les corps des partouzes de Sade sont composés de rouages comme les machines de théâtre

de l'Encyclopédie. Casanova fut un gymnaste doué et courtois. Durant ces trois siècles, il n'y a guère que l'exultation de Bossuet, nourri de l'exultation conjonctive des Pères de l'Eglise, qui fasse exception dans sa vision coïtale de l'Eucharistie : "Dans le transport de l'amour humain qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer de toutes manières et, comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre".

Ce X-même fut si autonome qu'il exclut souvent sa mortalité. Par contre, sa naissance commença de lui faire juridiquement problème : si un spécimen hominien est bien un "individu", à partir de quand la loi doit-elle, au cours de sa gestation et des débuts de sa vie, distinguer deux sujets de droit? L'anthropogénie remarquera à ce propos que l'avortement et l'infanticide n'avaient retenu l'attention ni du Tao Te King, ni des Upanishads, ni du jainisme, ni des quatre Evangiles, ni du Coran, ni des Sommes théologiques du Moyen Age, ni des auteurs de la Renaissance et du premier classicisme. Par exemple, quand Thomas d'Aquin affirme qu'un foetus ne devient humain qu'en des étapes couvrant des semaines, ce n'est nullement pour décider du moment où un avortement cesse d'être légitime, mais pour justifier qu'on puisse manger les animaux (qui eux n'auront jamais la forme rationnelle), ou pour remarquer que le Christ seul entre tous les hommes eut d'emblée sa forme substantielle humaine. Par contre, la conception rationaliste bourgeoise du X-même comme sujet de droit opposait fatalement les droits d'un "individu" concevant et d'un "individu" conçu, comme en témoigne la jurisprudence anglaise sur les mères infanticides à partir du XVIIIe siècle.

Le XVIIe siècle fut conséquemment le moment des corps transfigurés par la lumière : celle cartésienne de Georges de Latour, celle spinozienne de Vermeer, celle christique de Rembrandt. Rembrandt a jalonné son existence (1606-1669) d'une centaine d'autoportraits. Jamais ne furent interrogés de façon plus serrée les schèmes corporels, le corps propre, le croisement des représentations corporelles exotropiques et endotropiques, la distribution en noyaux, enveloppes, résonances, interfaces, ainsi que ces stances du X-même que sont le geste, l'intergeste, l'oeuvre, enfin le destin-parti d'existence avec sa topologie, sa cybernétique, sa logico-sémiotique, son actualisation de la présence-absence s'exprimant dans un "sujet" d'oeuvre, ici le "sujet pictural" rembrandtien. Celui-ci tenant dans une lumière corrosive des pigments et des véhicules où du même coup se dissout toute image jusqu'à son exinanition (celle du Christ d'Emmaüs : exinanivit semetipsum).

Le X-même du XVIIe siècle est devenu si familier dans l'idéologie européenne de la fin du XXe siècle, si classique, qu'il faut se donner beaucoup de peine pour mesurer à quel point il fut une innovation. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que ne rien à cet égard n'est plus commode que de comparer le statut du personnage théâtral en 1600, par exemple chez Cervantès ou Shakespeare, et celui de ce personnage en 1500, dans la Célestine de Rojas, où il n'est guère encore qu'un porteur d'idées et de propriétés sociales.

I. LE X-MEME AUTOENGENDRE DU JE-NOUS ROMANTISME

Le X-même rationaliste de Descartes et de Leibniz était encore adossé à Dieu ou procédait de Dieu ; celui du romantisme (allemand) sera sa propre source. Substance se distanciant (dialectiquement) à

l'intérieur de soi pour devenir Conscience, avant de revenir à soi comme comme substance comme Esprit absolu.

Pour ce qui est de la panoplie noyau-enveloppe-résonance-interface, les noyaux et enveloppes devinrent inutiles ; les interfaces avaient été explicitées dans la Phénoménologie de l'Esprit et l'Encyclopédie de la philosophie ; il n'y avait plus alors qu'à déployer en tous sens les résonances du X-même comme esprit absolu. En sorte que la musique, art des résonances, devint l'art dominant, se subordonnant la littérature. Beethoven poussa la dialectique musicale jusqu'à faire naître le son du bruit et le ton du son. Ces stances du geste que sont les oeuvres, musicales et autres, furent comprises comme les réalisations ultimes des X-mêmes, chez tous, Beethoven, Schumann, Wagner, Goethe, Hölderlin. C'est dans l'oeuvre ainsi comprise que s'inscrit encore la "valeur-travail" chez Marx.

Le rapport aux corps et à leur conjonction fut double. Un courant continua le malaise du rationalisme bourgeois à l'égard de la machinerie physique et des plaisirs qui lui étaient liés, entre encanaillement et pudibonderie victorienne : la correspondance de Flaubert montre ce malaise par le menu chez lui-même et chez ses amis.

Mais en même temps, surtout en Allemagne, s'installa une exaltation de la conjugalité qui concorda parfaitement avec les aspects dialectiques de la pensée. Les piétistes, auxquels Kant se rattachait, avaient gardé les vues des Frères Moraves, pour qui le coït, nommé l'acte conjugal, était une icône de la communion avec le Christ ; Lütther avait dit très fort, fidèle aux Pères : "Par la foi, l'âme s'unit au Christ comme l'épouse à son époux". Pour la franc-maçonnerie viennoise de la fin du XVIIIe siècle, le dernier opéra de Mozart, La Flûte Enchantée, répéta : "Mann und Weib, und Weib und Mann reichen an die Gottheit an" (homme mâle et femelle, homme femelle et mâle touchent à la divinité). Goethe n'est pas un poète de l'amour, mais du couple, comme il l'est des pôles magnétiques, et des complémentaires en général ; son Dieu tombant au clair de Lune sur Adam et Eve endormis côte à côte y voit deux de ses idées les plus charmantes (Gottes zwei lieblichste Gedanken). Robert et Clara Schumann convenaient sans doute que, de tous les "sentiments transcendants" supposés par les néokantiens, l'amour conjugal est le plus embrassant. Afin de réaliser les spires de l'orgasme, le deuxième acte de Tristan et Ysolde ébranle la tonalité encore conjonctive de Beethoven jusqu'aux paroxysmes de la modulation. Chez Hegel, le "Je qui est un Nous et le Nous qui est un Je" n'est pas étranger à cette mouvance. Et, vers 1860, Hugo se demande, "tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée, si cette volupté n'est pas une pensée". Les grandes vagues sonores compénétrées du meilleur Brahms compenseront l'impuissance de leur auteur à cet égard.

L'immortalité du X-même aussi devint ambiguë. Goethe se sentait encore une "entéléchie si puissante" qu'il "ne pouvait l'imaginer périssable". Mais progressivement l'existence romantique prit une immensité qui la dispensa d'une continuation très déterminée dans un au-delà. D'autant que l'oeuvre, conçue comme la stance suprême du X-même, pourvoyait suffisamment à sa durée.

La crise finale d'un système est souvent l'occasion d'apercevoir un moment ses fondements, et même les fondements en général. Et en effet c'est dans les années 1920 que des poètes et romanciers exploreront pour la première fois avec rigueur, sous l'éclairage crépusculaire du MONDE 2, les composants du X-même que sont les schèmes corporels, le corps propre, les représentations corporelles endotropiques, la hiérarchie des fantômes, la distribution en noyau, enveloppe, résonance, interfaces, la situation des oeuvres comme stances du geste, - ce qui n'avait encore été abordé si thématiquement que par Rembrandt, peintre et graveur trois siècles avant.

C'est tout cela en effet qui forme la matière des quinze volumes de A la recherche du temps perdu de Marcel Proust, et qui est également parcouru par le Joyce d'Ulysses, par le Valéry de La Jeune Parque et le Rilke de Atmen, du unsichtbares Gedicht (Respiration, toi invisible poème). Tous s'intéressèrent aux états du "Je" entre sommeil et veille, - "le berceau de mes hasards" (Valéry), - que Descartes avait si soigneusement refoulés, parce qu'ils auraient volatilisés son cogito substance.

De même, c'est à ce moment de crise radicale qu'Homo occidental en 1943 dans L'Etre et le néant de Sartre posera, touchant au coeur du X-même, la dernière question de sa métaphysique, question si ultime que ne l'avaient envisagée ni Platon, ni Aristote, ni Descartes, ni Kant, ni Hegel, ni Husserl, ni Heidegger : quel est l'être de la conscience? La réponse fut aussi remarquable que la question : c'est une néantisation ("néant" dans la rhétorique du titre) ; métaphoriquement, une morsure, une décompression dans la massivité et l'opacité de l'être. Ainsi le couple étant/non-étant avec sa dialectique inaugurée par Parménide bouclait son périple le plus dialectiquement du monde.

Ce crépuscule du X-même occidental fut aussi l'occasion de résumer et d'exalter une dernière fois toutes les "libertés" qu'il s'était attribuées : liberté civique des "eleftheroi" de la Grèce ; liberté de salut du monde romano-chrétien apocalyptique ; liberté d'initiative du monde chrétien cocréateur depuis 1033 ; liberté de choix, incarnée et sucitée par la monnaie comme échangeur universel de la bourgeoisie renaissante ; liberté d'examen du cartésianisme ; liberté d'autoconstitution du romantisme allemand ; liberté de révolte sociale du marxisme ; liberté de révolte ontologique de l'Ubermensch nietzschéen ; libération du Ich espérée par la première psychanalyse (Wo ist Es, soll Ich werden) ; liberté de création des valeurs postulée par l'existentialisme. Mais toujours liberté confondant les fonctionnements (descriptibles) et la présence-absence (indescriptible).

L'histoire théorique du X-même du MONDE 2 n'était pourtant pas entièrement finie. Dans les années 1950-1980, le MONDE 3 commença à triompher décisivement dans la plupart des domaines techniques et scientifiques, en particulier dans la cosmologie, la paléoanthropologie et la biologie moléculaire. En marge de ce bouleversement, et presque en reflux ou forclusion de ses avancées, naquit en France une ultime conception, où la "néantisation" de la "conscience libre" sartrienne devint le "non-sens" radical du "sujet" du psychanalyste français Lacan, compris comme le "jeté-sous le signifiant", surtout le signifiant langagier. Ce "sujet", dont le sens est encore ignoré du Vocabulaire de la philosophie de Lalande de 1947, eut plusieurs fonctions. (a) Il s'opposait bien à la "conscience" sartrienne, fustigée comme trop unitaire et trop lucide, pas assez vide de sens. (b) Il subvertissait le

"Ich" freudien, celui dont Anna Freud avait réclamé une "bonne" construction, dans une vue récusee comme "américaine". (c) Il faisait écho au couple sujet d'énoncé/sujet d'énonciation, récemment aperçu par certains linguistes. (d) Il permettait de réduire l'essentiel du X-même, son désir, à une concaténation de signifiants.

En tout cas, ce "sujet" permet de faire glisser vers le "vide" et le "non-sens" radicaux (a) la négation hégélienne, (b) la Verneinung freudienne, (c) le néant valérien, (d) la néantisation de Sartre, (e) les surfaces structuralistes. Ignorant désormais tout de ses articulations (schèmes corporels, etc.), devenu un simple faisceau de paradoxes, ce dernier X-même du MONDE 2, que quelques-uns partagèrent dans les années 1960-1980, était mûr pour s'effacer définitivement devant celui du MONDE 3.

K. LE X-MEME FENETRANT-FENETRE ET UNIVERSEL DU MONDE 3

Le X-même fenêtrant-fenêtré du MONDE 3 discontinu s'était génialement esquissé dès le début du XXe siècle chez les auteurs de collages (exemplairement photographiques), et conséquemment les peintres cubistes, les musiciens dodécaphonistes, jusqu'aux textes de Finnigan's Wake de James Joyce.

Cependant, il fallut attendre 1950 pour que cette nouvelle saisie de l'amont d'Homo se réalise décisivement dans La Route des Flandres de Claude Simon et L'Automne du patriarche de Gabriel Garcia Marquez, dans le Pop'Art (1960) et la New Image (1970), dans la musique de Steve Reich ou de Ligetti. Ou encore dans quelques déclarations du moraliste Deleuze, qu'on peut traduire : chacun est une colonie ; quels sont vos sexes? ; les croissances vivantes et sémiotiques sont rhizomatiques plus souvent qu'arborescentes ; les séries sont fréquemment hétérogènes ; le désir ne tient pas en un manque (négatif) mais en des machinations et agencements (positifs), etc.

Le nouveau X-même apparaît là comme le fruit d'un échange et d'un recyclage universels, universalisants, de gènes, d'organes, de fragments sémiotiques, comme l'avaient préfiguré, dès avant 1940, El acercamiento a Almotasim (L'approche d'Al-Mu'tasim) de Borges. On y voyait un pèlerin se mettre en quête d'un sourire disparu et en retrouver beaucoup d'éléments à travers l'addition de parcelles d'autres sourires de par le monde.

Pour comprendre les facteurs de cette situation, l'anthropogénie se rappellera quelques événements qu'elle a rencontrés déjà à l'occasion des images, des musiques, des tectures du MONDE 3. (a) Une cosmologie situant les spécimens hominiens comme des états-moments d'un Univers d'une quinzaine de milliards d'années, et d'une Evolution géologique et biologique terrienne de cinq milliards d'années. (b) Une théorie de l'évolution insistant (comme Darwin l'avait souhaité) sur la variation plus encore que sur la sélection. (c) Une biochimie où les constructions par polarités, peu intuitives, remplacent les constructions géométriques des cosmologies traditionnelles intuitives. (d) Une paléanthropologie dépistant dans les corps hominiens actuels les compatibilisations locales et transitoires de séries évolutives hétérogènes, appartenant les unes à Homo sapiens sapiens évolué, d'autres à Homo sapiens sapiens archaïque, d'autres à Homo sapiens tout court, d'autres mêmes à Homo erectus. (e) Une neurophysiologie pointant combien la mémorisation et la mémoration tiennent en des modifications cérébrales anatomiques. (g) La même neurophysiologie ayant vu l'hétérogénéité de nos constructions sensorielles, en particulier dans le cas de la vue. (h) Des psychothérapies qui touchent du doigt à quel point nos états intimes sont largement biochimiques, et à quel point les cures aussi sont éclatées, à

résultats cherchés ou non-cherchés, imprévisibles. (i) Des media et des voyages montrant à chacun jusqu'où ses vues prétendument naturelles ou rationnelles dépendent des particularités de sa culture et de sa langue. (j) Des techniques atteignant si bien l'atome et le génome qu'Homo devenu autoconstructeur "ingénierise" son économie, sa politique, sa santé, mais aussi son amont autant que son aval, jusqu'à ses amours. (k) Des clonages qui posent de façon quotidienne une question (celle de l'identité des indiscernables) qu'autrefois les jumeaux univitellins posaient si rarement qu'ils étaient censés météoriques ; en d'autres mots, ce qui était perçu comme une exception à l'ordre de l'univers est perçu comme une disponibilité constante de l'ordre de l'univers. (l) Les vaudou et chamanismes du MONDE 1A, les voyances et prophéties du MONDE 1B, les exorcismes des démons et les adorcismes des anges du MONDE 2 n'ont pas disparu du MONDE 3. Mais, les phénomènes et manoeuvres transmutationnels et initiatiques prennent une allure moins mécanomorphique que chimiomorphique.

Cette situation neuve, vraiment décidée seulement depuis 1950, a déjà commencé d'esquisser un X-même d'Homo du MONDE 3. Dans l'évidence anatomique et physiologique de la médecine, l'aval du corps acquiert une maniabilité chirurgicale et surtout biochimique (chimiomorphique) qui envahit jusqu'à son amont. Dans cet amont, les schèmes corporels se réorganisent sous l'effet de schèmes décentrés, machiniques et médiatiques réticulaires. Où le corps propre, dont la propriété est ainsi ouverte, ouvre du même coup sa réserve et sa pudeur. Dans les représentations corporelles endotropiques, là où le rythme avait cultivé soit les noyaux soit les enveloppes soit les résonances, prolifèrent d'innombrables interfaces, avec une grande tolérance aux transductions lointaines et abruptes. La mort devient euthanasique, comme la naissance eugéniste. Des sociologues remarquent depuis 1960 que, dans un environnement techno-sémiotique très fluctant, les couples (homme-femme, femme-femme, homme-homme) se forment souvent pour réaliser au moins un univers de discours relativement cohérent et stable, l'accouplement déproblématisé en tant que tel devenant un élément de cette construction. Les oeuvres se savent mortelles, comme les X-mêmes et la planète qui les ont produites. Les effets de champ perceptivo-moteurs s'effacent souvent sous les effets de champ logico-sémiotiques. Les conventions en négociations permanentes relaient les prétentions crispées du Droit. Au profit d'un X-même beaucoup plus pluriel et variant, plus en emmêlements internes et externes - sous le fantasme de l'acidé aminé ou de la protéine - que celui que la psychanalyse ne l'avait imaginé, dans sa topique d'un Ich, Es, Uber-Ich, en un dernier sursaut du MONDE 2.

Le fait fondamental, cause et effet des autres, est que les Cosmos-Mundus-Dharma-Tao-Kamo traditionnels, évoquant tous un certain ordre préalable, sont progressivement remplacés par l'Univers, le simplement tourné-vers-l'un (versus unum). Un Univers souvent situé derrière le X-même, ou autour de lui, autant et plus que devant lui. Un tourné-vers-l'un dont les spécimens hominiens ont à apprendre les moeurs, si déroutantes soient-elles pour eux, surtout en ce qui concerne la présence-absence, dont il semble faire autant de cas que des organismes qui la portent. Avec ceci que la présence-absence, si sporadique qu'elle paraisse dans les galaxies, est bien aussi un événement d'Univers. Et que par conséquent l'Univers est présentifié à travers elle (une formule plus forte serait qu'il se présentifie à travers elle). Et donc aussi à travers les X-mêmes dont elle est le foyer. En des événements rares ou fréquents, orchestrés ou fugaces, dont les croyances particulières décident du Sens ou du Non-Sens, diversement dosés, diversement stables ou fugaces.

* * *

Dans cette anthropogénie du X-même hominien, nous nous en sommes tenus au niveau des grandes civilisations et des trois "mondes". Mais assurément il faudrait tenir compte encore des dialectes. Ainsi le X-même varie certainement fort selon que le "Je" est rendu, comme en français, à la fois par des pronoms personnels allant jusqu'à "moi je", des adjectifs possessifs (mon, mes), des pronoms possessifs (le mien, les miens), tous confortés par des formes verbales correspondantes, tandis qu'en italien l'expression d'un pronom sujet n'intervient que par renforcement, et que le pronom possessif est simplement l'adjectif possessif précédé de l'article (il mio) ; en arabe, la possession se marque d'une simple terminaison du nom : bilad-i (bilad, pays, -i, mon). Le "Tu" aussi doit être différent selon qu'il est simplement notifié comme en espagnol ("Orlando tu"), accentué comme en français ("Ohé, toi"), ou l'objet d'un morphème vocatif en bonne et due forme (vocare, ad, appeler de la voix), où il est invoqué, interpellé, provoqué, comme dans le "Tu quoque fili mi!" de César à Brutus.

Les autres ethnies, - les sexes, les confessions, les métiers, - eussent été aussi intéressantes à prendre en compte que les dialectes. Mais le but essentiel de ce chapitre était de signaler à quel point le X-même se retrouve partout dans l'anthropogénie, mais toujours différent, et radicalement. Bien plus, comment les époques n'y donnent pas lieu à des accumulations dans un sens, mais au contraire à d'incessants retournements, parfois de fond en comble. Ainsi le "propre" passant du aFtos de la Grèce au ipse de Rome, au même du Moyen Age, de la Renaissance, du Classicisme, du Romantisme, du MONDE 3. Ou encore suivi à travers son possessif que trahissent le eigan germanique et le îse sanskrit.

* * *

Situation du chapitre

Ce chapitre 29 fait corps avec le chapitre 10, sur le spécimen hominien. L'un ne peut se comprendre sans l'autre. Le thème abordé importe tant à l'anthropogénie qu'il a fallu d'abord en donner une vue globale et comme préalable à la fin de la première partie. Puis y revenir, après les parcours de la seconde et de la troisième partie, en un chapitre final.

Il va de soi que c'est un domaine où les descriptions ne seront jamais assez prudentes, et qu'il est hautement probable que celles esquissées ici appelleront des retouches. Cependant, pour l'anthropogénie, l'important, plus que la description fidèle de chacune des figures majeures du X-même, était de signaler leur multiplicité et leur variété radicale.